

atts L'AMITIÉ
FRANCO-TCHÉCO-SLOVAQUE

91f avenue de Strasbourg 54000 Nancy

BULLETIN DE L'ASSOCIATION FONDÉE EN 1949

DISPOSÉ PAR IMPRIMERIE Nancy CTC

P

PRESSE

DISTRIBUÉE PAR

LA POSTE

Déposée le 12.08.05

2005/2, 55^{ème} année ; CCP 410992 Paris ; prix du n° : 2€ ; abonnement : 12€

L'Amitié franco-tchéco-slovaque
en collaboration avec l'Ambassade de la République Tchèque
vous invite à une conférence-débat sur

L'européanité des Pays Tchèques

le samedi 17 septembre à 15 heures à l'Ambassade tchèque,
15 avenue Charles-Floquet, 75007 Paris
(RER Champ de Mars ; métro La Motte-Picquet-Grenelle)
Avec la participation de :

M.Alexis Juan, Président Directeur Général de la Komerční Banka
S.E. M. Pavel Fischer, ambassadeur de la République Tchèque
Et, (en attente de confirmation) **M. Jacques Rupnik,**
directeur de recherches au CERI-Sciences-Po

afts

Jáchymov et les autres

Ci-après témoignent deux détenus politiques, forçats de Jáchymov pendant les années 50. Ces témoignages ne reflètent qu'une petite partie de ce qu'ont enduré les prisonniers politiques dans tous les pays de l'univers communiste. Même si dans l'immense tableau des souffrances humaines de cet univers, la Tchécoslovaquie ne représente qu'une part infime, il nous incombe de veiller à ce que cette tragédie-là ne disparaisse pas de l'histoire.- Anna Stranska

* *
*



JACHYMOV

Jiří SOCHOR (février 1992)

Les camps en Tchécoslovaquie dans les années cinquante

En février 1948, au moment du coup d'état communiste, la Tchécoslovaquie s'était déjà pleinement engagée sur la voie du socialisme. Toutes les entreprises de plus de cinq cents personnes avaient été nationalisées, de même que la sidérurgie, les services de santé et les banques. La surface des exploitations agricoles était limitée à 250 ha. Cependant, jusqu'en 1950, les professions libérales n'avaient pas été touchées. J'étais architecte et possédais un bureau d'études. Par conséquent, j'appartenais à la catégorie des *bourgeois* bénéficiant de prétendus privilèges. Je sentais que les jours des professions libérales étaient comptés. La police, dirigée par un ministre de l'Intérieur communiste, recrutait ses nouveaux agents dans les bas-fonds de la société. On était en train de mettre en place les fameux *hommes de confiance d'immeuble*. Déjà, pendant la guerre, l'occupant allemand avait fait appel aux délateurs ayant un casier judiciaire chargé ; à České Budějovice, je fus moi-même une de leurs victimes.

Le 1er juillet 1950 ma vie prit soudain un tournant tragique. Ce jour-là, deux policiers en civil se présentèrent à l'entrée de mon immeuble, déclarant au concierge qu'ils venaient chercher un

renseignement. Mais une fois montés dans mon appartement, ils me demandèrent de les suivre jusqu'à leur bureau, en réalité la célèbre prison de Pankrác qui méritait de porter sur son fronton les paroles que Dante avaient placées à l'entrée des Enfers : « *Vous qui entrez, laissez toute espérance* ». Comme je connaissais les pratiques de la police soviétique, dont les conseillers étaient à l'époque les vrais patrons de la police tchécoslovaque, je ne me faisais pas d'illusions sur mon sort.

Ignorant tout de ce qui m'était arrivé, ma femme resta à la maison avec nos trois enfants à attendre mon retour. En prison, on me confisqua tous mes effets personnels et on me mit dans une cellule pitoyable et surchauffée où se serraient déjà une dizaine de personnes. Un sbire de la police m'annonça que j'allais être accusé de haute trahison, accusation pour laquelle je risquais d'être condamné à une peine allant de dix ans de prison à la peine capitale.

Pour mon procès, si l'on peut l'appeler ainsi, le tribunal me désigna d'office un avocat que je ne vis que deux fois ; une fois avant le jugement, et une fois après. Toutefois, il était inutile d'essayer de se défendre, car les hommes de la police secrète chargés d'instruire mon procès avaient décidé d'avance que je serais condamné à dix ans de prison ferme.

Le procès terminé, je restai encore quelque temps à la prison de Pankrác, jusqu'au jour où l'on me fit sortir de ma cellule pour me conduire au vestiaire. Là, on me rendit mes vêtements, je fus menotté à un codétenu et nous montâmes dans l'un des dix autobus qui, rangés en colonne, attendaient dans la cour de la prison. Bien entendu, nos familles ignoraient tout de notre prochain départ. Quant à nous, nous étions dans l'impossibilité totale de les en informer car toute communication avec l'extérieur nous était interdite. Cette soudaine perte de tout contact avec nos familles, nos femmes et nos enfants, constituait pour nous la plus grande souffrance.

Les canons des mitraillettes pointés sur nous, nous prîmes la direction de Karlovy Vary, puis de Ostrov nad Ohří, pour arriver au camp de concentration de Jáchymov qui portait le nom ironique de « *Fraternité* ». Ce camp, qui était une sorte de pénitencier central, se trouvait à l'extrémité de la ville, dans une vallée latérale.

Dans les années cinquante et soixante, les camps étaient concentrés dans les régions riches en uranium ; le minerai y était exploité, sans aucune contrepartie financière, au profit de l'Union Soviétique. Le pillage des ressources du pays fut si massif et les pertes si importantes que cela empêcha la Tchécoslovaquie de moderniser son économie et d'atteindre le niveau de développement des pays occidentaux les plus industrialisés. Je pense ici aux autoroutes qui ne furent pas construites, au réseau ferroviaire, hérité de la monarchie austro-hongroise et qui resta désuet, au manque d'aéroports internationaux, d'hôpitaux, de sanatoriums, d'établissements de santé publique, d'instituts de recherche et d'enseignement de toutes sortes..., bref, à tout ce qui caractérise le monde moderne. Dans la région de Jáchymov il y avait une quantité de terrils anciens qui étaient là depuis l'avant-guerre. A l'époque, les Etats Unis offraient à la Tchécoslovaquie quatre couronnes pour un kilogramme de ces déchets. L'uranium lui-même valait des centaines de milliers de couronnes, voire des millions ! Les pertes atteignirent des milliards !

Mes premières impressions du camp de Jáchymov furent terrifiantes. A peine la porte franchie, on nous fit nous ranger en colonne par cinq. Pour ce faire, les policiers hurlaient, nous bousculaient en tous sens et couraient autour de nous comme des chiens enragés. Je compris aussitôt que nous étions arrachés à la civilisation et happés dans un engrenage qui nous entraînait, contre notre volonté, vers un avenir inconnu.

Jusqu'alors j'étais un ingénieur de Prague, propriétaire d'un bureau d'études, quelqu'un dont le travail était estimé. A présent, je n'étais plus rien ; un zéro sans aucun droit que l'on pouvait tuer sur le champ en toute impunité. On nous fit revêtir des tenues de prisonniers, avec toutes sortes de triangles, de ronds et de lignes rouges sur la poitrine et sur le dos, puis on nous rasa la tête et on attribua à chacun de nous un numéro. Ensuite, on nous expliqua quelle attitude nous devons observer vis-à-vis de nos gardiens ; dès que l'on en voyait un qui s'approchait, il fallait se mettre au garde-à-vous, se découvrir et suivre de la tête son déplacement, jusqu'à ce qu'il ait disparu à nos regards. Je devais me comporter ainsi même vis-à-vis d'un débile qui, comme un fou furieux, n'arrêtait pas de courir d'un bout à l'autre du camp à la recherche de sa prochaine victime qu'il pourrait gifler pour la moindre peccadille.

Le camp avait été construit autour d'un bâtiment en briques, survivance de temps meilleurs. C'est là que se trouvait le bureau du commandant. Devant s'étendait la place d'appel où devaient se présenter tous les détenus pour être comptés matin, midi et soir. Cette tâche incombait aux gardiens qui surveillaient la porte principale du camp, et qui de ce fait, n'appartenaient pas au camp proprement dit. Ils étaient assistés par un gardien-chef et par le commandant en personne. Ce dernier était très souvent ivre. Il se tenait en retrait derrière le petit groupe de gardiens, titubant, veste déboutonnée, mains dans les poches et képi sur la nuque. Certains policiers étaient si obtus qu'ils n'arrivaient pas à faire des additions. Je me souviens en particulier de l'un d'eux qui devait chaque fois recommencer ses calculs à trois reprises au moins avant d'arriver au résultat.

Devant la place d'appel se trouvaient deux autres bâtisses, dont l'une servait pour les rassemblements et l'autre de cuisine. Derrière les cuisines se trouvait une maisonnette qui abritait le cachot et la porcherie. Avec les restes des repas, les chefs du camp engraisaient des cochons, qu'eux seuls mangeaient, bien entendu. Tout autour il y avait six ou sept baraquements où dormaient les détenus. Une partie de ces baraquements était très vieux, avec des lits faits de planches infestées de punaises. De temps à autre, les prisonniers étaient obligés de sortir les lits sur la place d'appel pour les nettoyer. Je vis de mes yeux un lit démonté où les punaises se serraient dans les fentes en si grande quantité qu'elles formaient des rayons. C'était incroyable. Près de la cuisine et de la porcherie vivaient d'innombrables rats. Ils rendaient la vie insupportable aux détenus qui devaient passer la nuit au cachot. Ces rats, pour voler la nourriture des cochons, traversaient le cachot en courant sur nos couvertures. Toutefois, la proximité du cachot avec la porcherie présentait un avantage : comme en hiver le cachot n'était pas chauffé, les prisonniers creusèrent un trou dans le sol pour aller dormir avec les cochons. Il faut dire que ces derniers étaient plus amicaux et plus humains que ceux qui, à ce moment, exerçaient sur nous leur pouvoir.

Au bout d'un an et demi, pour une raison que j'ignorais, je fus transféré de Jáchymov vers le camp de Vykmanov. Ce camp était dit *hospitalier*. Situé dans une plaine entre la montagne et la rivière Ohře, il avait été construit du temps de l'Autriche-Hongrie à des fins militaires. La vie dans ce camp était une souffrance perpétuelle: durant toute l'année où j'y séjournai, pas une seule fois je ne mangeai à ma faim. Les baraquements étaient vétustes, avec de larges fentes entre les planches qui permettaient, le soir, de voir depuis son lit toute personne marchant dans la cour. Chaque baraquement se composait de deux pièces, de vingt-six lits chacune. Mais, chaque nuit, il y avait au moins trois ou quatre personnes supplémentaires qui devaient donc dormir sur des bancs près de la table, en attendant qu'un lit se libérât. Ainsi, passai-je quinze nuits de suite sur un banc de bois. De ce camp nous allions travailler dans les environs, soit sur le chantier d'un nouveau quartier d'habitation à Ostrov, soit à Jáchymov, ou bien encore ailleurs. Nous nous levions à cinq heures du matin, été comme hiver, et nous partions travailler quel que soit le temps : qu'il gèle, sous un soleil ardent ou encore sous la pluie. L'appel pour le départ au travail avait lieu à cinq heures et demie, puis il fallait rester dehors pendant une heure, gelés et affamés, jusqu'à l'arrivée de l'escorte armée qui nous accompagnait sur le chantier. Une fois arrivés, ces malfrats en uniforme nous fouillaient, l'un après l'autre, pour vérifier que nous n'avions rien d'interdit sur nous. Ensuite, nous montions dans les autobus qui nous amenaient sur notre lieu de travail où avait lieu un nouvel appel. Après nous avoir encore une fois comptés, vers sept heures et demie, on nous laissait entrer sur le chantier entouré de barbelés, où nous passions une journée entière sans jamais pouvoir nous abriter du mauvais temps ou de la pluie. Le travail s'arrêtait à quatre heures de l'après-midi. A midi, on nous servait un minuscule déjeuner qui ne faisait qu'exacerber notre faim. Après le travail, les cérémonies d'appels et de fouilles reprenaient jusqu'à six heures du soir, heure à laquelle nous pouvions enfin vaquer à quelques occupations personnelles indispensables. Chaque chambrée recevait, pour la nuit, un seau de charbon. Vers sept heures nous procédions à l'allumage solennel du poêle, mais dès huit heures et demie il faisait à nouveau froid. Ainsi, ceux qui n'avaient pas réussi à s'endormir avant neuf heures du soir, passaient une nuit blanche à trembler de froid. C'était effroyable ! Nous ne rêvions que de nourriture, nous ne parlions que de manger. Si l'on nous avait annoncé la prochaine arrivée de l'armée américaine, nous ne nous y serions pas intéressés. Notre seul but était d'avoir assez de pain, et du vrai café sucré. Mais aucun de nous ne vit son rêve s'accomplir. Pendant les appels, les gens s'évanouissaient d'épuisement. Il m'arriva de voir des détenus se battre pour les déchets déversés dans les poubelles devant les cuisines. Mais ils n'étaient pas majoritaires, et force est de constater que dans ces conditions extrêmes chacun gardait son caractère propre. Certains devenaient comme des bêtes sauvages, en dépit de leur intelligence et de leur haut degré d'instruction, tandis que d'autres, souvent moins intelligents et moins instruits, gardaient leur dignité et leur humanité intactes jusqu'à la mort. C'était ces derniers qui faisaient vraiment peur au système soviétique, comme à tout autre système dictatorial. Des années plus tard, en lisant la nouvelle de Soljénitsyne "*Une journée d'Ivan Denissovitch*", je fus surpris par la grande similitude de son récit avec ce que j'avais moi-même vécu. Si l'auteur avait écrit que l'histoire se passait dans le camp de Vykmanov, je l'aurais cru.

Mes activités dans le camp de Jáchymov prirent subitement fin au printemps 1953, lorsqu'un beau jour on me fit monter dans une voiture qui me conduisit dans une *institution socialiste et progressiste* installée dans la prison de Pankrác, où l'on élaborait des projets de constructions pour le Ministère de l'Intérieur.

Pour conclure ces souvenirs des années cinquante en Tchécoslovaquie, je voudrais rappeler que pendant cette période, trois cent quarante cinq hommes et une femme furent exécutés et que trois cent cinquante mille personnes croupissaient dans cent soixante-dix camps de concentration, dont soixante mille dans les mines d'uranium. Pensez-vous que les coupables de ces crimes méritent l'impunité ?

Témoignage de Jan Pospíšil, docteur en droit

Les noms des camps de travail étaient dérivés pour la plupart des noms de mines où ils étaient construits. Les camps étaient entourés par une double clôture en barbelés haute de 2,5 m, voire de 3,3 m, avec des mailles 25x25 cm. Le camp de Vykmanov II avait même une triple clôture.

L'espace entre les clôtures extérieures et intérieures variait entre 2 et 5 m ; il était couvert de sable blanc, éclairé la nuit et par temps de brouillard.

Du côté intérieur se situait une zone interdite large de 6 m, démarquée par des panneaux d'interdiction et par une barrière en barbelé. Si un détenu entraînait dans cette zone, le gardien avait le droit d'utiliser son arme sans sommation.

Dans les angles des clôtures et dans des endroits difficiles à surveiller se trouvaient à l'extérieur de la clôture des miradors appelés « tours à étourneaux », dont la hauteur dépassait les 6 m. Ces tours étaient reliées entre elles et avec le commandement du camp par une ligne téléphonique.

Les gardiens étaient armés de mitraillettes (parfois de mitrailleuses) et ils disposaient de fusées éclairantes utilisées en cas de fuite ou en cas de panne électrique. Dans ce dernier cas,, on mettait en marche un groupe électrogène dont disposaient tous les camps et qui fournissait l'électricité pour l'éclairage de la clôture.

La zone interdite était pourvue de fusées éclairantes reliées entre elles et qui explosaient lorsqu'on marchait dessus.

Les entrées des camps étaient fermées toute la journée, gardées par des postes de gardiennage spéciaux. Les entrées et les sorties étaient contrôlées.

Les détenus étaient logés dans des baraquements en bois construits sur des pilotis pour empêcher d'éventuelles tentatives de fuite par un tunnel souterrain.

La nuit, les prisonniers n'avaient pas le droit de quitter leur baraque.

Les lieux de travail des prisonniers étaient gardés sur le même mode.

Souvent, les galeries de mines se trouvaient dans le camp même. Si le lieu de travail se trouvait non loin du camp, on construisait entre le camp et le lieu de travail un corridor clôturé, où la garde avançait avec les prisonniers des deux côtés du corridor.

La spécialité des mines de Jáchymov était «l'autobus de Jáchymov » - les prisonniers étaient rangés par cinq se tenant sous les bras, les rangs se serraient jusqu'à ce qu'ils se touchent , et les gardiens entouraient cette formation par une corde d'acier dont les bouts étaient fermés par une serrure. Ce monstre se mettait en route d'un pas égal et marchait (presque sur 1 km dans le cas du camp Nikolaj). Chacun peut imaginer la souffrance des personnes situés sur les bords de cet « autobus ».

Néanmoins, il y eut de nombreuses tentatives d'évasion, surtout au début.

Tableau des évasions réussies

Année	Nombre d'évasions	Nombre de prisonniers évadés	Nombre de prisonniers fusillés
1949	52	143	3
1950	43	98	10
1951	69	156	12 sur le territoire, 1 à la frontière
1952	37	79	0
1953	22	38	1
1954	17	33	0
1955	10	25	0
1956	3	4	2
1957	1	1	0

Les prisonniers vivaient dans ces camps dans des conditions inhumaines ; les baraquements étaient surpeuplés, les sanitaires ne correspondaient pas aux exigences de l'hygiène élémentaire. Pratiquement tous les camps souffraient du manque d'eau entraînant des problèmes d'hygiène importants. Au lieu d'être changés tous les 15 jours comme cela était convenu, les sous-vêtements étaient changés toutes les 6 semaines ou plus encore. Ces sous-vêtements ressemblaient à de vieux chiffons. Les vêtements étaient insuffisants – ils étaient tellement usés qu'ils ne protégeaient pas contre le froid.

Les prisonniers travaillant dans une atmosphère poussiéreuse (le camp L.) ou bien dans un milieu humide n'avaient pas la possibilité de se vêtir d'une tenue propre ou au moins sèche après leur journée de travail. Ceux qui travaillaient sur la surface souffraient du manque de bottes en caoutchouc.

Il y avait interdiction de chauffer après l'extinction des feux ; les couvertures des prisonniers étaient couvertes de givre les matins de grand froid (jusqu'à -20 à Jáchymov). Comme il n'y avait pas d'isolation sous le toit, il pleuvait sur les lits supérieurs (par ex. le camp de Vykmanov I). Au début, le SVS (Surveillance pénitentiaire spéciale) le faisait remarquer à la direction des mines de Jáchymov qui commentait cette situation en disant qu'on n'allait pas construire des sanatoriums pour les prisonniers.

La direction des mines n'offrait pas les mêmes conditions de travail aux prisonniers et aux employés civils. Les prisonniers occupaient des postes de travail plus dangereux et moins bien payés, leur travail qualifié était rémunéré comme non qualifié ; par exemple un groupe de prisonniers fut joint à une équipe de travailleurs civils qui creusaient des fossés – les prisonniers étaient rémunérés au tarif le plus bas.

Mais surtout, les prisonniers n'étaient pas qualifiés et on ne leur offrait pas les moyens de protection élémentaire pour le travail en milieu radioactif.

Dans les années 1949-1953, le prisonnier qui, selon le chef de l'équipe, n'avait pas rempli sa tâche, devait rester au travail avec l'équipe suivante (16 heures) sans nourriture et sans repos. On l'annonçait au camp, et le prisonnier était placé dans une « baraque de punition » et on ne lui donnait que la moitié de sa ration de nourriture.

La quantité de nourriture provenant de la cuisine du camp dépendait des efforts fournis par le prisonnier. S'il n'avait pas accompli son travail à 100%, il recevait la moitié de sa ration. S'il travaillait à 100 %, le matin il avait de la chicorée sans sucre, à midi de la soupe à base de cubes, trois pommes de terre non épluchées avec de la sauce, ou un « knedlík » ou des féculents. Le soir, il y avait des flocons d'avoine ou une tranche de fromage de tête ou du fromage. Pour toute la journée, on avait 200 gr de pain. Ceux qui descendaient dans la mine avaient 1,5 l de lait par jour en plus ainsi qu'un petit morceau de viande à midi. La nourriture était différente d'un camp à l'autre. La pire nourriture était servie dans les camps de Vykmanov I et II, Barbora, Dvanáctka, Prokop (A, C, L, M, T, X).

L'apport financier des prisonniers au budget de l'Etat.

1954	51 453 711 couronnes tchécoslovaques
1955	43 124 254
1956	10 144 951
1957	14 148 824

(Nous ne savons pas combien l'Etat a gagné grâce au travail des prisonniers dans les années de leur emploi massif de 1952 jusqu'à la réforme monétaire).

En juin 1951, 12 764 prisonniers travaillaient à la prison d'Ostrov. Vers la fin de 1952, on a séparé les prisonniers politiques et de droit commun.

Nombre de prisonniers dans les camps de la région de Jáchymov à la fin du premier semestre 1951

Camp central Bratrství	479
Vykmanov I	894
Vykmanov II	218
Svornost	754

Jean-Paul II et les Tchèques

Ce qu'ils n'ont pas oublié : en 1974, archevêque de Cracovie, il participa aux obsèques du Cardinal Stěpan Trochta (persécuté par les communistes) à Litoměřice ; il ne fut pas autorisé à accompagner les autres évêques et prêtres à l'autel.- En 1981, il interdit les organisations cléricales qui coopèrent avec les régimes totalitaires, ce qui signifie la mise en sommeil de *Pacem in terris*.

En 1995, à la faveur d'un voyage en République Tchèque, il demande pardon, au nom de tous les catholiques, pour le tort causé aux non-catholiques pendant l'histoire du pays et il qualifie Jan Hus de réformateur de l'Eglise et de bon prêtre.

Výstup

Na břehu řeky samotný,
nahý stál.
Své bílé šaty, šaty vězně
do uzle svazoval,
a že je člověk k obrazu Krista stvořený,
svou dlouholetou nenávist
násilím ze srdce si rval
i s nehlubšími kořeny.
Uzlíček těžce ke dnu dopadal...
srdce mu jako prázdná mušle
divokou ozvěnou hučelo.

Bylo to k ránu. Zlatými lokty
slunce se právě opřelo
o rozespalou, krásnou zemi.
Obloha studem zrůžověla
když z vysokého svévolného čela
stíral si těžce bahno porážení.
Kolem něj bílé jiskry rosy
jak věčné lidské touhy zahořely.
Naposled ještě mládí v něm vykřiklo,
pohřbené navždy v tichu cely.
Žádalo pomstu. V tom však na horách
zahlédl, jak se kymácely
nesmírné misky Božích vah
ta jedna z nich pod tíhou zla
do hlubin rychle padala.
Pochopil smysl všeho i cíl.
V posledním boji naplnil všechny síly.
Své utrpení v obět' proměnil,
misky se zvolna, lehce vyvážily.

Z básnické sbírky B. Jindrů, 1958

L'issue

Seul, il se tenait nu
sur la rive d'un fleuve,
faisant un baluchon de ses vêtements blancs,
effets d'un détenu.
Les hommes étant créés à l'image du Christ,
il s'acharnait par force à libérer son cœur
de toute vieille haine aux racines profondes.
Le ballot descendait vers le fond lourdement...
Comme une conque vide, son cœur grondait,
tonnant
en écho violent.

Le jour s'était levé. Le soleil s'appuya
de ses coudes dorés sur la terre endormie,
contemplant sa beauté. Mais, quand le ciel le vit
avec peine essuyer de son front haut et fier
la boue d'abaissement, de honte, il rosit.
Et tout autour de lui, la rosée s'allumait
en étincelles blanches, tels les désirs humains.
Pour la dernière fois, sa jeunesse, à jamais
enfouie dans une geôle, enterrée en silence,
poussa en lui un cri, réclamant la vengeance.
Soudain, il aperçut en haut, dans la montagne,
deux immenses plateaux, la balance divine,
oscillant dans le vent. Celui, chargé du mal,
s'effondrait sous son poids pour atteindre l'abîme.
C'est alors qu'il comprit le but, le sens de tout.
En recueillant ses forces, dans un combat final,
il mua sa souffrance en une offrande libre.
Doucement, les plateaux retrouvèrent l'équilibre.

Extrait du recueil *Poésie carcérale*, 1958. Traduction Jana Boxberger

***Samudaripen. Le génocide des Tziganes* par Claire Auzias (L'esprit fappeur, 2004, 2^{ème} édition, 205 p.**

Ce livre contient certes un chapitre sur « L'extermination en Bohême-Moravie et en Slovaquie » (p.51-57), mais il est muet sur l'implication des autorités tchèques. Par contre, le lecteur attentif constatera une dissymétrie dans le sort des Tziganes selon qu'ils vivaient dans l'une ou l'autre des composantes de l'ex Tchécoslovaquie : dans le Protectorat, les Tziganes qui ont survécu aux épidémies des camps de Lety (près de Písek) et Hodonin et qui ne se sont pas évadés ont été envoyés à Auschwitz : «Cependant mon attention et celle de mes voisins de lit arrivaient rarement à se distraire de la présence obsédante, impérieuse et fatale du plus petit et du plus désarmé d'entre nous : le plus innocent, un enfant, Hurbinek. ».

Ainsi s'ouvre la page que l'écrivain italien Primo Levi consacra au Samudaripen dans son livre *la Trêve*, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1966, Paris, pp. 25-27 :

«Hurbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans, personne ne savait rien de lui, il ne savait pas parler, et n'avait pas de nom : ce nom curieux d'Hurbinek lui venait de nous, peut-être d'une des femmes qui avait rendu de la sorte un des sons inarticulés que l'enfant émettait parfois. »

«Hurbinek "disait un mot". Quel mot? il l'ignorait, un mot difficile, pas hongrois : quelque chose comme "mass-klo", "mastisklo". »

Les déportés autour d'Hurbinek tendent l'oreille. Ils connaissent toutes les langues d'Europe, mais aucune n'est celle d'Hurbinek.

« Tant qu'il resta en vie, Hurbinek poursuivit avec obstination ses expériences. Les jours suivants, nous l'écoutions tous en silence, anxieux de comprendre et il y avait parmi nous des représentants de toutes les langues d'Europe : mais le mot d'Hurbinek resta secret. Ce n'était certes pas un message, une révélation : mais peut-être son nom, si tant est qu'il en eût

un ; peut-être (selon une de nos hypothèses) voulait-il dire "manger" ou peut-être "viande" en bohémien, comme le soutenait avec de bons arguments un de nous qui connaissait cette langue.

Hurbinek qui avait trois ans, qui était peut-être né à Auschwitz et n'avait jamais vu un arbre ; Hurbinek qui avait combattu comme un homme jusqu'au dernier souffle pour entrer dans le monde des hommes dont une puissance bestiale l'avait exclu; Hurbinek, le sans-nom, dont le minuscule avant-bras portait le tatouage d'Auschwitz. Hurbinek mourut les premiers jours de mars 1945, libre mais non pas racheté. Il ne reste rien de lui : il témoigne à travers mes paroles. »

Les Tziganes *slovaques* (environ 100 000) n'ont pas quitté le territoire national. Ceux d'entre eux que les autorités réputèrent asociaux furent concentrés dans les camps de Burg et de Petic, et décimés par le typhus ; le 23 février 1945, deux (2 !) ambulances transportèrent les survivants à l'hôpital. 90% des Tziganes de Bohême & Moravie, entre 15 et 25 des Tziganes de Slovaquie périrent dans les camps

Vaclav Klaus a opposé une fin de non-recevoir au vœu du Parlement Européen tendant à ce que la porcherie édiflée à l'emplacement du camp de Lety soit démolie. Dans une interview accordée aux Lidové Noviny le 15 mai 2005, Vaclav Klaus a contesté que le camp de Lety ait été un camp d'extermination et soutenu que ce camp n'était pas destiné aux Tziganes, mais à ceux qui refusaient de travailler. Le point de vue du Président est partagé par Miloslav Ransdorf, député communiste tchèque au Parlement Européen, mais ni par l'historien Jan Gebhart, ni par Svatopluk Karásek délégué du gouvernement aux droits de l'homme, ni par Pavel Dostál, Ministre de la Culture.¹

¹ on nous annonce son décès survenu le 24 juillet 2005

Munich et la loi militaire de 1927 : un historien parle.

Nous disons depuis plus de 10 ans dans ce Bulletin qu'il suffisait à Hitler de lire la Loi (française) d'organisation militaire de 1927, sans cesse reconduite dans ses dispositions essentielles, pour savoir que la France ne voulait pas faire la guerre pour empêcher l'Allemagne d'agir à sa guise en Europe centrale et orientale. Cette loi assigne en effet deux et seulement deux missions à l'organisation militaire française : la protection des frontières et la défense des Territoires d'Outremer, excluant ainsi l'usage de la force au service des engagements internationaux de la France. Paul Reynaud s'en était ému dès 1937 dans sa brochure « Le problème militaire français ». On comprend que certains historiens, à la suite de J.-B. Duroselle, occultent ce texte essentiel qui, à la lumière des expériences ultérieures, met en cause la Troisième République, cette république des professeurs. D'autant plus agréable est notre surprise de lire sous la plume de Jean-Paul Cointet, professeur d'histoire moderne à l'Université d'Amiens : « Dès 1918, Jules Cambon avait pu dire que la France vainqueur pèserait moins comme puissance que la France vaincue d'après 1870. Cette révélation, combinée à l'épuisement démographique et à la faiblesse financière, produisit un texte fondamental, arrêté par les lois de 1927-1928, qui assigne à la politique militaire française « d'assurer la protection de nos frontières et la défense des territoires d'outremer. » Politique défensive pure interdisant tout mouvement hors de nos frontières propres. Aucune possibilité de faire face à d'éventuelles obligations d'assistance. » (Jean-Paul Cointet, *Histoire de Vichy*, Plon 1996, puis France Loisirs 1997, p.60).

Arthur Koestler sur le leurre de l'alliance tchécoslovaque

Pourquoi les avertissements de de Gaulle et de Reynaud ne furent-ils pas écoutés ? En 1930, ils avaient dénoncé l'inefficacité périmée du système des fortifications et avaient réclamé un système de défense motorisé, mobile et des unités autonomes soutenues par des forces aériennes considérables. La réponse superficielle serait que le vieil état-major, atteint d'artério-sclérose, ne voulait pas entendre parler d'idées nouvelles et hardies. Mais cette attitude venait surtout de ce que la muraille de Chine représentait le souhait profond de la nation de ne pas être embêtée. L'armée offensive, telle que la concevait de Gaulle, pouvait sauver la paix et donner à l'alliance tchèque et polonaise une signification réelle. Mais la France ne voulait plus sauver la paix par un effort constructif, elle voulait surtout qu'on lui fiche la paix; cette nuance psychologique fait toute la différence et en fait décida de son sort.

Ainsi, les bénédictions du pain et du vin devinrent la malédiction de la France. Si l'on essaie d'isoler le fil conducteur de l'écheveau embrouillé qu'est l'évolution de cette nation, on arrive à déceler une chaîne dont les anneaux seraient à peu près richesse naturelle, saturation, individualisme, conceptions anciennes et provinciales, stagnation, isolationnisme, crainte nerveuse de l'action, psychose de la muraille de Chine. (*La lie de la terre*. Traduit de l'anglais en 1946 ; écrit de janvier à mars 1941 ; cité ici d'après *Œuvres autobiographiques*= collection Bouquins, Robert Laffont 1994, p. 1163)

Sommaire : 1 : invitation à la réunion du 17 septembre ; 2-6 : dossier Jachymov ; 6 (infra) : Jean-Paul II et les Tchèques ; 7 : Poésie carcérale ; 7-8 : Samudaripen ; 8 : Munich et la loi militaire de 1927 : un historien parle. A.Koestler : Le leurre de l'alliance tchécoslovaque

Le directeur responsable E. Faucher, 91f avenue de Strasbourg, 54000 Nancy ; l'imprimeur Copy and Com, 75 avenue de Strasbourg, 54000 Nancy CPPAP 64290 Abonnements (12€) et cotisations (12€) sont à adresser à notre Trésorière, Hana Haroutinian, 5, rue Fernand Widai, 75013 Paris.